Corrida

Les lumières de l'arène

Simon Casas
Denis Cocula
Nathalie Lacoste

Denoël

DL-19051990-13522

Une partie des dessins réalisés dans le Dossier Planète ont été inspirés de l'ouvrage de G. Lestié, *Règles et secrets de la corrida* (éd. Jean Lacoste, Mont-de-Marsan, 1964, 3e édition).

Mise en pages : Yves Taniou
Dessins et cartes : Nathalie Locoste

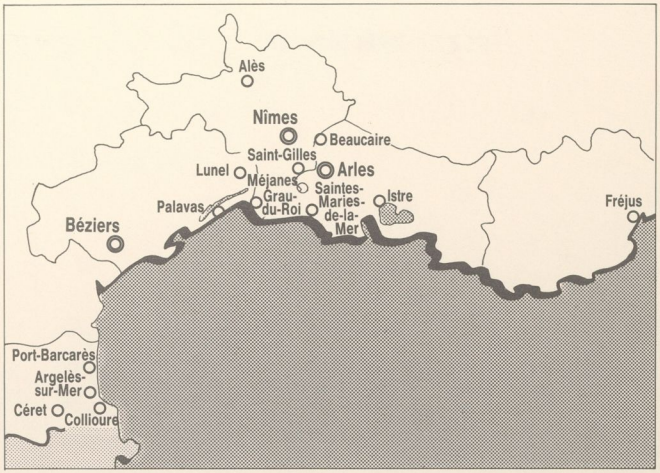
© Editions Denoël, Paris, 1990
ISBN 2-207-23715-X
B 23715-0

Sommaire

Passions taurines **5**
Du campo aux corrals **11**
Le paseo **23**
La pique **49**
Les banderilles **63**
La faena de muleta **71**

Dossier Planète **105**
Les trois actes de la tragédie 105
Calendrier taurin 114
Les arènes françaises 115
Lexique 115
Bibliographie 119




Alès
Nîmes
Beaucaire
Saint-Gilles
Lunel
Arles
Méjanes
Saintes-Maries-de-la-Mer
Grau-du-Roi
Istre
Palavas
Fréjus
Béziers
Port-Barcarès
Argelès-sur-Mer
Céret
Collioure


Vichy
Floirac
Parentis
Lit-et-Mixe
Roquefort
Villeneuve-de-Marsan
Mont-de-Marsan
Saint-Perdon
Mugron
Saint-Sever
Vieux-Boucau
Souston
Eauze
Aire-sur-Adour
Dax
Saint-Vincent-de-Tyrosse
Hagetmau
Samadet
Vic-Fezensac
Bayonne
Orthez
Garlin

Passions taurines

Passes de torero : pensées de matador

Séville aime Curro Romero, et Curro Romero aime Van Gogh. Miguelin un soir de folie s'est fait hara-kiri. El Cordobès un même jour a mis le feu à sa maison, jeté sa Rolls dans un fleuve, et arraché ses plantations d'oliviers. Rafael de Paula a été emprisonné pour avoir commandité le meurtre de l'amant de sa femme. Antonio Ordonez a pour dernières volontés que ses cendres soient dispersées sur les étangs de Camargue. Jean Belmonte vivait à l'hôtel, et s'est suicidé à l'âge de soixante-dix ans à cause d'un chagrin d'amour. Yiyo est mort à vingt ans d'un coup de corne en plein cœur, et Antonio Bienvenida à cinquante ans, renversé par une petite vachette. Paquirri, mortellement blessé, demandait aux médecins de rester calmes. Nimeno II a déclaré que dès qu'il pourrait à nouveau toréer, il affronterait un toro de Miura. Paco Ojeda affirme que sa tauromachie lui a été inspirée par les nuits de clair de lune. Antonete a soixante ans, fume trois paquets de cigarettes par jour, boit beaucoup de whisky et torée encore comme les anges.

El Soro porte toujours un élastique au poignet, pour se souvenir qu'avant il ramassait des salades. Chamaco rit lorsque son fils, à genoux, « cite » un toro de trente mètres. Luis Miguel Dominguin prétendait que, s'il n'y avait pas eu de femmes sur les gradins, il ne serait jamais descendu dans l'arène. A l'âge de neuf ans, Emilio Munoz croyait qu'il était plus dangereux de faire de la bicyclette que de se mettre devant les toros. Roberto Dominguez a interrompu sa carrière pour aller étudier à Oxford, puis a repris l'épée et est enfin devenu la grande vedette qu'il méritait d'être.

Le dictateur vénézuélien Juan Vicente Gomez avait pour passion la tauromachie. En 1933, il fit ériger dans sa ville natale, dont il a fait sa capitale, un opéra de la mort : les arènes monumentales de Maracay. Etrange ce temple taurin, d'architecture andalouse, dans les Caraïbes. Plus tard ce cirque a été baptisé du nom du plus grand torero vénézuélien, César Giron, mort accidentellement sur l'autoroute de Caracas à Valencia après avoir joué sa vie devant plus de deux mille taureaux. Personnage mythique, sorti de sa jungle tropicale pour s'échapper en Espagne au début des années 50, il devint une star de tauromachie internationale : torero créatif, à la technique sûre, et de forte personnalité.

A Pampelune, pour la féria de juillet 67, démuni d'argent, j'étais à la recherche d'un billet pour accéder aux arènes. César toréait l'après-midi, et j'avais osé me rendre à son hôtel pour le lui demander. Il m'avait surpris, et ému, en m'invitant à rester dans sa chambre. Il était seul, et visiblement mal. « Estoy cagado, sabes. Cagado. » Je n'avais jamais imaginé que les grands toreros puissent à ce point être décomposés par la peur.

De la rue montaient les effets sonores des bandes musicales qui, profitant de la protection des étroites ruelles, entre deux pompeux paso doble, scandaient le mot « liberté », porté jusqu'au soleil par les percussions des grosses caisses. « Libertad ! Libertad ! » hurlait le peuple basque au nez de la police franquiste. Quand la culture est utilisée pour arme, la répression à coup sûr est vaincue.

Il y avait comme une étrange harmonie entre ce créole, seul avant un énième combat, et la lointaine multitude basque. Tous essayaient de puiser le courage à la racine : en se ressourçant dans l'identité. De là, monte la sève de l'audace. Les rêves de toreros. La bravoure des héros.

L'après-midi le toréo de César Géron demeura sans prise sur le braillard public de la zone soleil, au comportement orgiaque, cruellement festif, et qui ne cesse de chanter, boire et manger que lorsque sur le sable de l'arène se résout l'équation magique de la grâce : quand les masses animale et humaine se fondent, les passions aussi. Et que des gorges surgit cette étrange parole : Olé.

Maracay, où dans ces premiers jours de janvier 90, un jeune homme, presque noir et qui, comme celui qui mit ses ancêtres sous le joug, s'appelle Cortès, tue des toros en privé. C'est-à-dire pour lui, pour s'entraîner. Les toreros font aussi cela d'étrange, ils « tuent en privé », et « toréent de salon ». C'est ainsi que l'on nomme leur quotidien exercice de répétition. « De salon » parce qu'il n'y a pas de toro. Comme l'écrivain confronté à la fiction. Page blanche, toro noir. A la pointe de la corne, Michel Leiris a conçu sa littérature comme une tauromachie.

Maracay où je me suis arrêté en direction de San Cristobal, beaucoup plus au nord, ville installée dans une vallée andine, à la frontière colombienne. Tout près des routes du narco-trafic et des guérillas aux causes incertaines. Cité sans monuments, comme sans histoire, où en ce 21 janvier une jeune femme va elle aussi combattre des toros. A cheval, Réjonéadora, comme Conchita Cintron, la célèbre Péruvienne, qui dans les années 40 déploya sa grâce féminine dans toutes les grandes arènes du monde. Jusqu'au Vél'd'hiv' de Paris.

Elle s'appelle Marie-Sara Bourseiller, née dans le huitième, d'où à l'âge de quinze ans elle décida d'être « torera ». Mise en scène par l'incroyable imagination de la vie, elle galope, portée par vingt mille personnes, qui roulent en vagues humaines, saoules du rythme des salsas et des gaïtas. Folie sans frontière : risquer sa vie et faire naître l'esthétique de ce défi.

Poète, Pépé Alameda était aussi critique taurin. Il est de ceux qui ont le mieux révélé les fondements de l'art tauromachique. Sur le fronton des arènes de Mexico, la plus grande arène du monde, une de ses réflexions est gravée. « Le toreo n'est pas l'art des fuites gracieuses, mais celui du don absolu de soi. » Voilà la vérité pas assez répétée : la loi du toreo c'est le courage. Sans cette vertu pas de tauromachie possible. Sans don de soi, aucune technique qui serve.

Les toreros vivent avec la peur. Ils l'ont aux tripes même les jours où ils ne se produisent pas. Etrange amalgame : désir de sentir le fauve très près de soi, et crainte de ce que ce besoin implique. Il faut des ressources surhumaines pour danser avec les toros. Avec calme, douceur et lenteur. Toréer. Se mouvoir avec harmonie. Glisser sur la pointe des pieds, le ventre offert aux cornes. Tous muscles détendus. Et lorsque avec une inouïe puissance le toro s'ébranle, sans rompre, sans crispations inopportunes, juste en déplaçant le bras, sentir avec délices l'animal s'engouffrer dans le passage que l'on vient de lui proposer d'un léger mouvement d'étoffe. Alors s'enchaînent les passes. Comme un enchaînement de paroles, comme une phrase qui s'étire, comme un discours qui se cherche. Passes qui se ponctuent, par des « passes de poitrine ». A la hauteur des seins. Et celles dites de la « firma » signées, identifiées.

Des passes qui changent de main, par-devant ou par-derrière. Ecrire en changeant de main : rêve de fou. Des passes dans lesquelles on s'enveloppe, *molinetes*, comme si on se cachait dedans. Créés par Belmonte, qui s'est suicidé pour l'amour d'une amazone colombienne, ou Gallito, le « petit coq », que le toro baïlaor « danseur » a tué. « Passe du mépris », quand on oublie sa vie à en jeter son corps. Passe de la sainte : « véronique ». Et sa moitié, la demie. Ponctuation sculptée. Il faut que le toro passe, qu'il s'éloigne. Brûlant désir. Passe aussi le temps, qui s'écoule, au risque de « l'avis ».

Passe, rêve fleuri de torero, comme la passe-rosée, espèce de tulipe, ou la coquelourde que l'on dit passe-fleur. Passe d'oiseau comme le vol du passe-bleu, moineau de Cayenne, de la passe-buse, fauvette d'hiver, ou de la passe-folle, mouette d'Amérique.

Passe de torero : pensée de matador. D'abord appel du corps, pour que le fauve charge, puis feinte langoureuse pour que le toro s'éloigne. Parade enfin, pour que le torero soit beau. Passe : promenade vers la mort, face aux cornes du destin... L'homme, solitaire, avance, danse, animé par une naïve arrogance. Comme l'amour, comme la mort passe torero.

Les lumières de l'arène

Lorsque mon père est mort j'avais huit ans. Après la cérémonie, au cimetière, on l'avait laissé tout seul sous deux mètres de terre. Que les morts soient seuls, c'est bien cela qui m'apparut insupportable. C'est ce qui me troubla le plus du passage de vie à trépas.

Passage. A Nîmes il y en avait un qui hanta mon enfance : celui entre les arènes et la prison. Elles étaient face à face. La porte de la prison, étroite, de fonte noire, au fond d'un porche curieusement peint en bleu ciel, faisait précisément face à celle des coulisses de l'arène. Aux heures de visite des gens attendaient, plus de femmes que d'hommes : visages figés, comme masqués, yeux mobiles suivant avec inquiétude la marche des passants.

Certains jours, c'est devant la porte de l'arène que les gens s'amassaient : agités, plus nombreux, moins discrets. Ils se bousculaient pour essayer de voir au travers des planches disjointes de la porte... Long couloir obscur, sous les voûtes romaines, débouchant sur un immense espace de lumière et de sable blanc, cerné d'une barrière rouge, au-dessus de laquelle, s'élevant vers le ciel comme une muraille humaine, éclatait une multitude colorée et bruyante. J'avais le sentiment, passant par là, de me glisser entre deux mondes. Comme à la charnière de l'ombre et de la lumière. Entre le profane et le sacré, avec d'un côté la puissance et la richesse, et de l'autre la misère et la détresse. Thèbes avait cent portes, Nîmes pour moi n'en avait que deux. Comme celles du temple de Janus ouvertes ou fermées, elles décideraient de mon destin.

Ce sont celles des arènes qui s'ouvrirent, et c'est avec mon père que j'eus l'occasion d'y entrer. La corrida devait être importante, les arènes étaient

bondées. Effrayé, regardant comme pour me protéger entre les doigts de la main, dont je me cachais le visage, je m'étais blotti entre les jambes de mon père.

Le sang coulait à flots épais sur l'échine noire du toro, jusqu'à mouiller les sabots. Tantôt clair et vermeil, tantôt de couleur plus obscure, giclant sur le garrot, où, pris dans les poils, il durcissait en plaques gélatineuses. Tout me sembla sauvage et irréel : un homme à moitié vêtu d'une armure de fer, monté sur un cheval déguisé et grotesque, piquait, arc-bouté et grimaçant, l'animal qui venait s'écraser sur un matelas de toile épaisse, cousu de pompons rouges. Plus la pique s'enfonçait dans les chairs, plus la foule hurlait. J'avais le sentiment que ces cris accompagnaient l'action plutôt que destinés à la faire cesser. Je découvrais une sensation nouvelle : l'excitation physique.

A l'âge de dix ans je suis retourné seul dans l'arène. J'avais « fait les grilles ». C'est ainsi qu'à Nîmes on devient grand. Fierté d'adolescent, passage de classe. L'amphithéâtre était bondé, et je dus me glisser entre des jambes pour apercevoir un bout de piste. « Le roi a perdu sa couronne » dit gravement un spectateur. Luis Miguel Dominguin sous la bronca regagnait la contre-piste.

Ce soir-là j'ai osé entrer dans l'hôtel où à Nîmes logent les toreros. C'était aussi « l'hôtel des riches ».

Au pied de l'ascenseur un homme, œillet rouge à la boutonnière, parlait avec un autre, plus grand et portant une saisissante barbe blanche. Picasso et Hemingway discutaient sans doute des vertus comparées de l'art Rondeño et de la rigueur madrilène.

Les grands toreros sont médiums de leur époque. Manolete aux cheveux gominés tirés en arrière, lunettes noires, costumes croisés, allure martiale et hautaine, c'est la Seconde Guerre mondiale et le franquisme. Les années 60 révèlent El Cordobès : cheveux longs, mèche folle, gestuelle désordonnée et inventive, soulignée par un éclat de rire constant. C'est aussi les Beatles et l'apogée de la société de consommation. Vingt ans plus tard, Paco Ojeda, à la vie privée secrète, réalise un toreo de synthèse : courage, esthétique et technique. Il impose cette tauromachie à ses contemporains. Ce sont les années 80 : l'Europe découvre une autre Espagne. La corrida évolue avec les comportements. Le geste du torero puise son sens dans la profondeur de l'histoire et se module avec son cours. La gestuelle de l'arène n'est pas hasardeuse, chaque époque imprime sa sensibilité et, par touches personnelles, les toreros l'interprètent. Le dessin de la « véronique », de la *trincheira* ou de la « naturelle » est le fruit de générations successives. L'esthétique taurine se lit comme une histoire, celle d'un art dont l'objectif final est d'être beau en jouant la vie face aux toros. Là est la motivation profonde du torero, le sens de sa quête : la beauté. Il n'affronte pas le toro pour se confronter à la bête, mais pour se mesurer à lui-même. C'est cette lutte-là, qui, au fond, est sacrée. La corrida n'est pas le jeu du rapport de force entre l'homme et l'animal. Depuis toujours cette affaire est réglée : le « toro », c'est la puissance et l'homme l'intelligence. Les générations d'artistes de Goya à Picasso et de Lorca à Cocteau, qui ont passionnément aimé la corrida, et ont été inspirés par elle, se sont laissé prendre par évidence à autre chose qu'un sinistre combat.

La corrida est parfois desservie par ses spécialistes. Pour mieux l'avoir à eux, ils la réduisent à une technique qu'ils traduisent dans un langage ésotérique. Oubliant par là même que c'est par les mots les plus simples que s'expriment le mieux la passion et la beauté. En déplaçant le centre de gravité du plaisir, en substituant trop de réflexion à l'émotion, on perd ce qu'il y a de plus fécond de la transmission de l'artiste.

Il y a eu en ce siècle trois toreros géniaux, phares absolus de leur art. Ils l'ont réinventé et ont imposé de nouvelles données. Juan Belmonte au début du siècle, d'un physique disgracieux, a été le premier à lier des passes en série. Inventant la lenteur du geste, le *temple*, sa demi-véronique est une sculpture érigée dans la sensibilité de quatre générations d'aficionados. Qui l'a vue, jamais n'a pu l'oublier. Manolete se plantait comme un piquet sur le sable de l'arène. Sacerdotal et grave, il lui arrivait de lever les yeux vers le ciel en faisant une passe. Le corps ne pouvait pas être plus détendu et le geste plus simple. L'éternité : une naturelle de Manolete allait avec le Olé... El Cordobès, au début des années 60, s'est voulu animal face à l'animal. Ignorant, il a dû inventer une technique. Aujourd'hui, elle est celle de tous les toreros contemporains, de Ojeda à Jésulin de Ubrique. El Cordobès avait en plus le génie de son époque : il a regardé Kennedy, Marilyn et les Beatles en face, et il n'a pas baissé les yeux. Belmonte, Manolete, El Cordobès, dieux de l'arène, qui structurent l'art tauromachique... Tous trois assassinés par les *dogtes* (doctes) de leurs époques respectives ! Niés, excommuniés par la sainte critique. El Cordobès a carrément été refoulé, au sens analytique du terme. Les aficionados purs et durs l'ont « oublié », alors que la tauromachie d'aujourd'hui est le fruit de ses géniales inventions. L'histoire nous l'enseigne, le créateur qui invente fait peur : il y a des toreros maudits.

Les meilleurs publics sont ceux de Séville, Madrid et Nîmes en Europe, Lima et Mexico en Amérique. A Séville, c'est pratiquement la perfection : jamais une fausse note, le public comprend tout et demeure respectueux en toutes circonstances.

Les arènes de Nîmes quant à elles se sont aujourd'hui élevées au plus haut niveau de qualité. Et ce de l'avis même du milieu professionnel et de la critique spécialisée espagnole.

Ce qui motive toreros et éleveurs au moment de se surpasser, comme ils

peuvent le faire peu de fois en une même saison, c'est précisément que l'arène en vaille la peine. C'est-à-dire que le public soit capable de comprendre. C'est par la qualité de son public qu'une plaza augmente ses potentialités de réalisations. Ainsi des arènes telles que Pampelune, Barcelone ou Bilbao, qui étaient importantes il y a encore une vingtaine d'années, ont perdu beaucoup de leur aura à cause de l'insuffisance de leur public. On ne peut pas bien toréer à Pampelune où il y a trop d'agitation sur les gradins : la corrida doit se voir en silence, parce que le matador est un poète silencieux.

En février 90, on a assisté à un spectacle extraordinaire. A Nîmes en cinq *novilladas,* une dizaine de *novilleros* nous ont démontré que la tauromachie n'a rien à craindre du XXI[e] siècle, et que les nouveaux talents n'ont rien à envier à ceux du passé. Les Marcos Sanchez Mejias, Martin Pareja Obregon, Manuel Punta, Jésulin de Ubrique ont tous été stupéfiants de maîtrise et de personnalité, alors que leur âge moyen est de dix-huit ans. Pourtant un jury d'aficionados a destiné le trophée du triomphateur, portant le nom d'un illustre maestro, à Finito de Cordoba... Finito est un torero élégant et appliqué. Mais là ne sont pas les valeurs taurines. L'élégance n'est pas l'art, et l'application n'est pas la transcendance. Il est plus facile de reconnaître l'académisme que l'annonce de la nouveauté. Mais, grâce à Dieu, le pouvoir est aux créateurs, et le temps fait fi des jugements trop étroits. A Nîmes il y avait aussi un certain Chamaco dans l'arène... Il y a quelque chose de prophétique en lui. C'est peut-être le premier torero du XXI[e] siècle...

Comme pour toute expression artistique, c'est la personnalité qui fait la différence entre les bons toreros et ceux qui laisseront vraiment une trace dans l'histoire taurine. Ainsi de la génération des années 60-70 ce sont les noms de Antonio Ordonez, El Viti, Diego Puerta, El Cordobès, Paco Camino, que l'on retiendra. Tous ont apporté une signature tout à fait personnelle à l'exécution des passes. Les véroniques d'Ordonez, les passes de poitrine d'El Viti, les *chicuelinas* de Diego Puerta, ou celles complètement différentes de Paco Camino (qui est peut-être l'un des meilleurs interprètes de toute l'histoire de cette passe) ou les naturelles d'El Cordobès, sont aussi caractérisées, et mémorisables qu'un soleil de Van Gogh, une composition de Braque ou Matisse. C'est ce qui fait l'artiste intemporel : une ligne, une phrase, un geste, quelques notes, et on sait sans faillir de qui il s'agit. La génération actuelle est moins fournie en personnalités fortes : les Ortega Cano, Roberto Dominguez, Julio Robles, Juan Mora, Fernando Cepeda sont tous d'excellents toreros mais finalement pas, ou pas encore, de grands maestros. Demeurent cependant certains toreros comme Curro Vasquez ou Manzanarès qui eux possèdent un réel *duende,* une vraie vibration. Sans compter les Curro Romero ou Rafael de Paula, qui sont à présent presque tout à fait inopérants, mais auront signé quelques-uns des plus beaux gestes de l'histoire de la tauromachie.

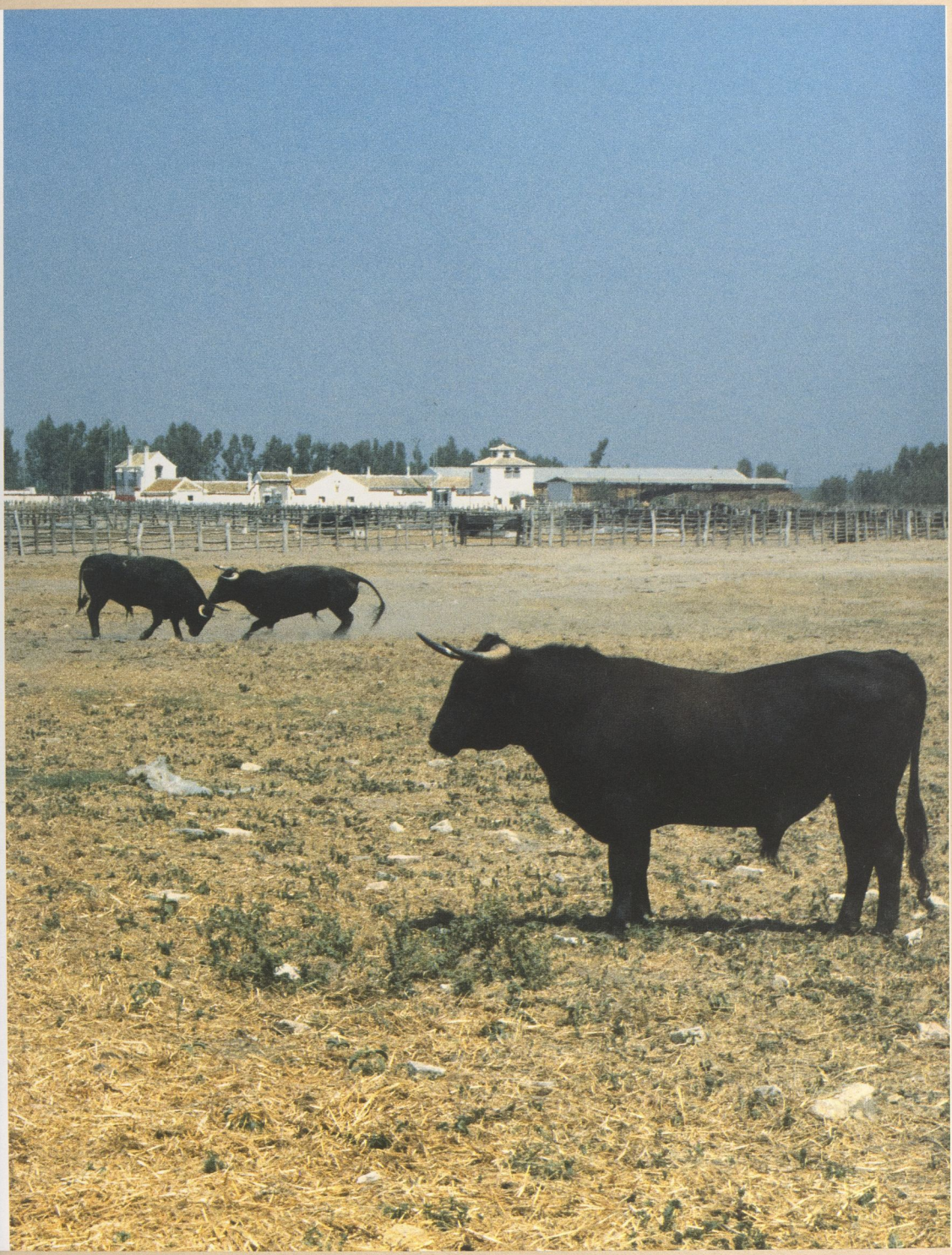
Ceux qui comme moi ont assisté à des corridas durant ces trente dernières années n'ont pas à se plaindre : d'El Cordobès à Antonio Ordonez, de Luis Miguel Dominguin à Rafael de Paula, ils auront peut-être vu ce qu'il y a eu de meilleur. Et aujourd'hui il y a de surcroît des taureaux : jamais ils n'ont été aussi imposants, charpentés, âgés et armés qu'à notre époque. Si certains maestros du siècle dernier, ou du début du XX[e] avaient la possibilité de voir ce que font les toreros contemporains aux monstres qu'ils affrontent souvent à Séville, Madrid ou Nîmes, ils n'en croiraient pas leurs yeux ! Aujourd'hui n'importe quel torero moyen est capable de lier en série six naturelles cadencées, à un toro agressif et volumineux de Miura ou de Victorino Martin. Il y a soixante ans, pour la même réalisation, il eût été considéré comme un Dieu. Même les aficionados madrilènes les plus exigeants se contentaient d'une dizaine de passes, pas toujours enchaînées, là où, à présent, il faut en faire cinquante ou soixante. Il y a de nombreux mythes en tauromachie. L'un de ceux qui ont la vie la plus coriace est le fameux « avant il y avait des toros... ». Faux : jamais il n'y en a eu autant qu'à présent. Et que les plus sceptiques prennent la peine de se documenter, photos et films sont là pour preuves.

Comment en Colombie la corrida pourrait paraître cruelle ? Ses terres ne sont-elles pas encore mouillées du sang de millions d'Indiens, victimes d'atroces génocides parce qu'ils avaient eu la fantaisie de parer d'or jusqu'aux arbres de leur nature. Les colons espagnols, mandatés par des rois catholiques, n'ont pas fait mieux que les cruels Indiens Caribes, qui mangeaient leurs semblables non pour se nourrir mais pour connaître leurs pensées. Les Caribes ont vite su qu'avec les Espagnols pour maîtres il n'y aurait point de salut. Ils ont tué leurs nouveau-nés, les plus vieux se sont suicidés, et leur civilisation a disparu.

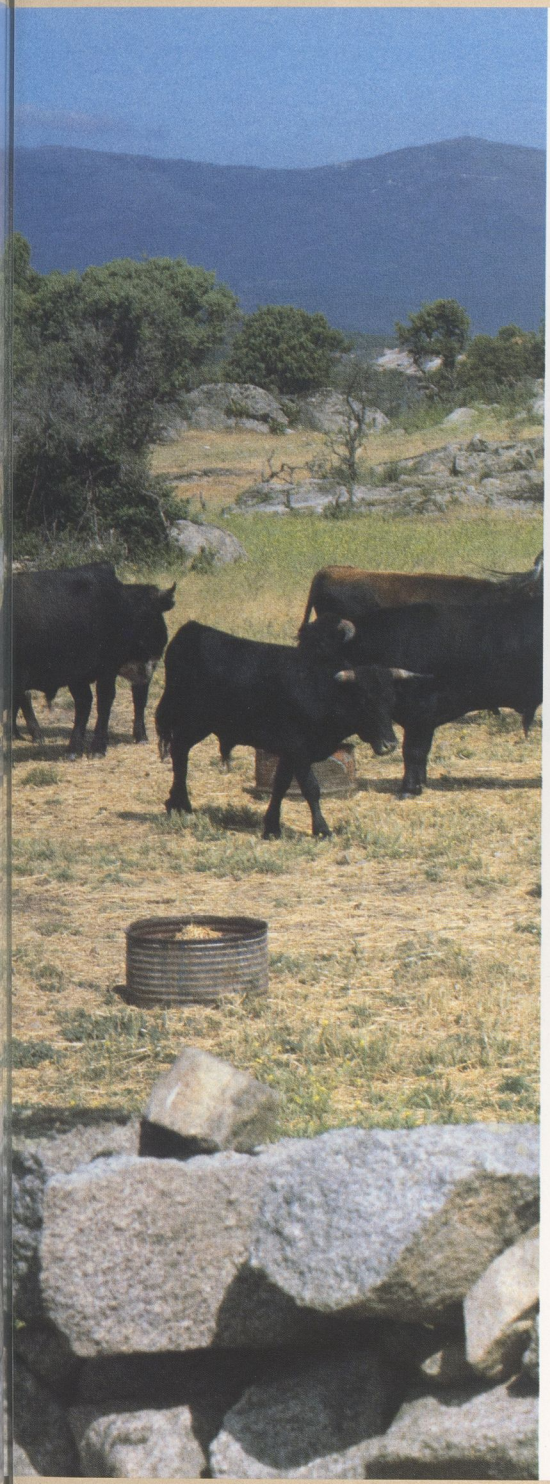
C'est ainsi qu'un jour la corrida disparaîtra : discrètement. Quand il n'y aura plus de raisons socio-culturelles pour qu'elle existe.

Tuer pour se nourrir, se battre pour conquérir, l'homme dans son raffinement a-t-il jamais échappé aux postulats de base de la vie ? La mort violente est souvent à l'origine des plus beaux vestiges de l'humanité, qui sont traces de sacrifices. Nos cultures sont nées dans des bains de sang. Celui qui coule dans l'arène en est une goutte de plus. Doit-on en faire l'économie ? Admissible question qui a valeur morale. Mais son légitime fondement n'empêchera jamais que dans l'infinie chaîne de reproduction de la vie, il existe d'infinies horreurs quotidiennes. La génétique est divine. Notre comédie aussi.

SIMON CASAS







Du campo aux corrals

Après avoir vécu quatre années en liberté dans de vastes étendues, le taureau de combat arrive aux arènes. Il restera plusieurs jours au calme des corrals avant que sa destinée ne soit liée à celle d'un homme qui s'enveloppera d'or et de lumière en son honneur.





***N**ovillos* de Victorino Martin près de Madrid (p. 10-11). *Novillos* de Maria Louisa Dominguez Perez de Vargas (ci-dessus). Les corrals de Málaga (ci-contre à gauche). Les corrals de Dax (en haut à droite). Le *sorteo* aux corrals de Dax (ci-contre à droite).